



ON DIRAIT QU'ON A VÉCU

ÉCRITURE ET JEU
THOMAS ASTEGIANO
ET LOUIS-EMMANUEL
BLANC

CRÉATION LUMIÈRES
ET MISE EN SCÈNE

VICTOR LASSUS

CRÉATION
COLLECTIVE
DE L'ÉTREINTE

Création 2019-2020

ON DIRAIT QU'ON A VÉCU

L'un veut dire le vrai. L'autre veut inventer. Ils ont décidé de faire sonner leurs mots, mais sont-ils bien sûrs de pouvoir s'accorder ?

On dirait qu'on a vécu, c'est la confrontation de deux langages, deux vérités, deux existences dans l'espace presque vide d'un plateau de théâtre. Il semblerait qu'ils se soient mis d'accord avant d'entrer dans l'arène, qu'ils aient parlé d'être respectueux l'un envers l'autre, mais avec quelle conviction ? Inconsciemment, peut-être, ils ont laissé un grand flou, comme pour appeler la confrontation, le combat. Combat de mots ? Combat d'égos ? C'est possible.

Mais il y a autre chose, plus profond, et ce qu'ils cherchent, en leur for intérieur, c'est à donner naissance à ce qu'ils peinent à affirmer, parce que c'est trop confus, parce que c'est trop sensible, trop douloureux peut-être aussi. Ils s'attaquent, ils s'amadouent. Ils se défendent, campent sur leurs vérités, leurs certitudes, parce que justement ils ne sont certains de rien. Certains de rien, sauf de leur besoin d'exister, de leur besoin de laisser une trace. De leur besoin de témoigner et de se convaincre.

Louis-Emmanuel et Thomas, les deux personnages et personas, en fin de compte, vont contre pour mieux aller avec. C'est peut-être ça **On dirait qu'on a vécu**, une histoire de réconciliation.



CONCRÈTEMENT ?

D'abord, il faut dire quelque chose qui n'a pas été dit : Louis-Emmanuel et Thomas ne sont pas les seuls à intervenir, il y a aussi Victor. Victor, c'est le troisième homme, nécessaire à la trinité. C'est celui qui présente le spectacle, qui allume les lumières, qui intervient parce qu'il y a de l'eau sur le plateau et, aussi, celui qui voudrait bien dire quelques mots, parler de lui, mais que les acteurs remettent à sa place parce que ce n'est pas son rôle.

Avant de monter sur scène, les deux acteurs lui ont dit : « On va interpréter des textes, des textes qu'on a écrits, on te laisse le soin d'improviser des lumières, des atmosphères ».

A la fois témoin et acteur, il ne sait pas ce qui va se passer, il doit composer avec ce qui se présente. Tout comme le décor volontairement sommaire (deux chaises), il met le cadre, de la même manière que s'il devait tracer les lignes d'un court de tennis et poser le filet. Les chaises et Victor (outre l'espace scénique) représentent la structure de base de cette pièce de théâtre en construction dont on ne sait rien à l'avance, les repères et les appuis.

Tout est fait pour donner cette impression, pour faire croire à un chaos, à une absence de structure, pour emporter le spectateur dans une aventure qui semble se faire en temps réel. Rien n'est improvisé, tout est calculé, de la virgule au mot, du mot au geste.

ET APRÈS ?

Les textes s'enchaînent, se frottent, s'interrompent. Le désaccord est sous-jacent et le contraste entre l'écriture de Louis-Emmanuel et celle de Thomas est saisissante.

Quand l'un fait un « ippon seoi nage » (prise de judo) pour illustrer une bagarre de collège, l'autre chante et danse dans une langue d'Europe de l'Est ; quand l'un développe une langue triviale, Thomas utilise un registre plus soutenu et poétique et quand Louis-Emmanuel rencontre une fille, c'est dans un pub glauque avec du gras sur le « sweat à capuche » alors que Thomas parle de Lella, insaisissable, au pied des falaises.

Ce sont deux planètes opposées, à énergies contraires, vouées au choc.

La salle et le plateau sont plongés dans le noir par Louis-Emmanuel en plein monologue de Thomas. Celui-ci, « professionnel », poursuit, mais la guerre a sonné, le conflit est déclenché et, si tant est qu'il n'y en ait qu'un, il va falloir tenter de le résoudre.

Chacun affirme sa position : position face au monde, position en tant qu'acteur.

La seule chose qui les réunit, c'est ce besoin d'amour avec un engagement total quitte à déborder.

Lorsque le conflit éclate, fini le « à moi, à toi, à moi, à toi » on rentre dans le vif du sujet, dans ce par quoi ils auraient pu commencer : tenter de comprendre l'autre, de l'accepter, de mettre de côté ses préjugés et ses jugements.

Dès lors, leurs visions respectives de la vie, leur rapport au réel, à soi et à l'autre, vont donner lieu à de multiples échanges, anecdotes, histoires, témoignages. Mais trouver un langage commun, une longueur d'onde commune n'est pas chose aisée, quand les mots sont étroitement liés à l'identité et que renoncer à ses mots, à son champ lexical, à son angle de vue (ses repères, en somme) résonne comme un renoncement à soi.

Preuve que les mots ne suffisent peut-être pas, apparaît au cours de la pièce la nécessité de mettre les corps en mouvement ou encore de faire sonner une guitare, comme pour trouver un autre niveau de compréhension, plus proche des sens, de la mémoire sensorielle, que de l'intellect.

Accepter d'être déstabilisé, de voir ses fondations vaciller.

CONCLURE ?

Quand l'autre refuse tout pas en avant, la tentative de dialogue reste vaine.

Alors ça se pousse du bout des doigts puis se bagarre comme deux enfants dans une cour de récréation qui veulent se battre, mais surtout ne pas se faire mal.

Tout semble perdu, désespérément perdu, et contre toute attente, Thomas fait une dernière tentative pour sauver le navire et décide de jouer le jeu du réel, le réel sincère, fragile, en se lançant dans une confession publique, intime, ce qui n'est pas facile pour lui et lui demande du courage.

Thomas ne se rend pas compte du spectacle auquel il participe contre son gré et se laisse aller à des paroles un peu trop intimes dont Louis-Emmanuel se saisit pour l'humilier.

Thomas pourrait partir, quitter le théâtre, noyer le navire, mais la défaite n'est pas acceptable, qu'elle soit humaine ou théâtrale : on ne déserte pas.

Lorsque le dialogue a échoué, lorsque le corps, le geste, a fait de même, eh bien, il ne reste que la mise à nu au sens propre pour permettre celle au figuré (Louis-Emmanuel, d'ailleurs, au cours de la pièce, se vante de soi-disant se mettre à nu).

Nudité comme réponse et provocation ultime et primaire (dans tous les sens du terme), bien sûr, mais surtout comme signe qu'il faut maintenant tomber le masque : il n'y a plus rien à perdre, le château de cartes s'est écroulé avant même d'avoir pu tenir droit, alors allons au bout, à l'extrême et voyons.

Il s'agit de trouver, par le biais de la mise à nu, la parole qui, elle, ne pourra qu'être vraie et sincère.

Se déshabiller et parler vrai. Sans bon mot ni métaphore aérienne, et dire ses failles, ses désirs, ses rêves et ses regrets. Voilà ce que nous voulions pour ces deux personnages et pour cette fin.

Être, au présent, deux frères humains qui se rencontrent et qui, finalement, ont la même urgence de dire. En ôtant la dernière pudeur, ce sont toutes les pudeurs qui s'en vont et c'est la parole nue qui se libère désormais.

Il a fallu du temps, nombreux ont été les détours et les obstacles, il y a eu du « spectacle », du conflit, de l'apaisement, des egos bien placés, des egos mal placés, du rire, de l'absurde, du rêve, des désirs, des frustrations et des rebondissements, de la houle, mais, on peut se demander :

N'est-ce pas cela, la création et la vie d'un spectacle, si on le veut vrai, au plus près du vécu ? Et n'est-ce pas cela, la vie tout court, les relations humaines ?

Passage obligé, peut-être, vers la simplicité et l'humilité, une sorte d'essentiel.

On dirait qu'on a vécu : restons au conditionnel, car l'effort et la vigilance sont au présent sans cesse renouvelés.

Extraits

Texte Thomas

Je me rappelle l'Est comme je me rappelle toi, comme je me rappelle l'autre, le sans nom, comme je me rappelle la silhouette, la main coincée d'un puits sans fonds, l'esquisse boueuse derrière la pluie, le cri d'amour tout lacéré, les bras qui enserrant l'épaisseur de l'air, les bras qui enserrant le vide, les bras qui tremblent et semblent gémir de tous leurs spasmes.

Je me rappelle l'Est comme je me rappelle toi, nuage jonché de rires qui hurlent qu'on nous apporte un champ où nous puissions fleurir ! Qu'on nous apporte une étendue verte et calme où des oiseaux, parfois, s'en viennent chanter la douceur du jour naissant...

Je me rappelle l'Est comme je me rappelle toi, danse fiévreuse, orage titubant au fond de moi, maladresse du survivant, musique à boire et à rêver, courses à dos de cochons que dans la brume nous aurions pris pour des chevaux. Je me rappelle le chien hilare au poil hirsute, le feu qui prenait malgré tout et la joie qui crépite. Entendez la joie qui crépite, c'est doux et chaud, comme les seins d'une femme...

Je me rappelle l'Est comme je me rappelle toi, ma terre, mon autre, seul survivant du pays criblé de ma mémoire.

Texte Louis-Emmanuel

Je me souviens ! On a toujours été en travaux à la baraque. On mangeait au milieu des sacs de ciment. Je sais plus quand c'est arrivée mais au bout d'un moment tout le monde commençait à en avoir marre. Même moi. Alors que j'aime le ciment ! Lorsque celui-ci se mélange lentement au sable, accompagné du bruit rauque et répétitif de la bétonnière... Un week-end on avait refait le sol chez moi. Et je sais plus pourquoi mais on avait que deux jours. Le dimanche soir il fallait que tout soit terminé. On était cinq pour faire le boulot.

Y'avait Clément. Clément c'est mon ami d'enfance. Il vivait chez nous depuis quelques mois. Y'avait mon grand frère. C'était quelques jours avant qu'il parte. On savait qu'après ce serait plus pareil. Il est parti, on est restés.

Le troisième c'était Gilles, Gille c'est le pote de mon père, il était descendu spécialement pour nous aider. Il lui manque un doigt mais y bosse super bien. En fait il fait du side-car et je sais plus pourquoi à un moment le truc s'est renversé, il a perdu un doigt. Il avait acheté un pantalon de travail tout neuf, exprès pour l'occasion, il était tout content en arrivant il nous l'avait montré direct il était fier de son pantalon.

Après y'avait mon père. Le chef de chantier. Jamais énervé, toujours zen. L'expérience c'est mieux que la fougue.

Et le cinquième, c'était moi.

Louis-Emmanuel Blanc

Agent : Axelle Sibiril Lefebvre



Comédien formé au Conservatoire d'art dramatique de Toulon sous la direction d'Alain Terrat. Il y reste quatre années et pratique le chant choral avec Christophe Bernolin, la danse contemporaine avec Maria Fendley et les claquettes avec Dominique Espenel. Au théâtre, il a été dirigé par Sarah Lamour, Panchika Velez, Guillaume Cantillon, Xavier Heredia, Alexandre Dufour ou Frédéric Grosche sur des auteurs tels que Topor, Molière, Arrabal, Süskind, Renaude, Apollinaire, Jozsef, Giono, Vian, Horovitz et Badaea.

Entre 2011 et 2016, il a joué *Témoignage d'un professeur de théâtre en prison*, seul en scène tiré de ses années d'intervention en Centre Pénitentiaire. En 2012 et 2013, il a joué dans *La photo de papa* de Stephan Wojtowicz. En Avril 14, il met en scène *Days of nothing* de Fabrice Melquiot. Parallèlement, il joue et met en espace *Poésie pour tous*, spectacle poétique et musical tiré des poèmes d'Attila Jozsef. Le spectacle est pensé pour se jouer dans tout type d'espace (médiathèque, rue, musée, chapiteau). Il joue Orgon et Mme Pernelle dans *Tartuffe*, mis en scène par Sarah Lamour pour la saison 17/18. Il réitère l'expérience de l'écriture de plateau avec la création collective *On dirait qu'on a vécu* (Avignon 2021 et 2022 à suivre). Il vient d'achever son 2e seul en scène : *Être un homme*.

Il fait partie des Jeunes talents Cannes de l'ADAMI. Au cinéma et à la télévision il a joué entre autres sous la direction d'Eric Toledano et Olivier Nakache, Cédric Jimenez, Christian Duguay, Thomas Salvador, Laurent Teyssier, Olivier Baroux, Jean-Christophe Delpias, Christian Vincent, Laurent Perreau.

Musicien autodidacte, Thomas écrit des chansons et des textes depuis l'adolescence. La musique le mène au théâtre, qu'il pratique en même temps que des études de langue. Ainsi, il multiplie les expériences, ateliers et stages dans toutes les disciplines : théâtre, cinéma, clown. Il a notamment travaillé avec Thierry Belnet, Lazare, Jacques Maury, Erwan David. Sous le regard de Philip Segura, il écrit et interprète son premier spectacle : *Un voyage de Gritcha*. Il le jouera à plusieurs reprises, auprès de publics variés, toujours enthousiastes.

Depuis de nombreuses années, Thomas se produit régulièrement dans la région. Ses concerts mêlent écrits personnels, poésies et textes mis en musique. Il s'est notamment approprié la poésie forte d'Erri de Luca. Sa rencontre avec Louis-Emmanuel Blanc lui font découvrir les mots d'un autre poète: Attila Jozsef. Il rejoint dès le début la création de *Poésie pour tous*. Le spectacle lui permet d'utiliser son savoir faire : écriture, jeu et musique (guitare et piano).

Thomas Astegiano



Victor Lassus



En 2004, il intègre le Conservatoire de Toulon sous la direction d'Alain Terrat. Il y reste trois années puis complète sa formation au Théâtre des Ateliers d'Aix en Provence avec Alain Simon, promotion Rodrigo Garcia de 2008. Il entre dans le circuit professionnel par le milieu underground Lyonnais, il rejoint la friche RVI où il va travailler au développement théâtral jusqu'à sa fermeture en 2010. C'est à cette période qu'il monte la compagnie ART R NATIF avec l'auteure et comédienne Claire Lestien. Il met en scène *Les mariées de la tour Eiffel* de Jean Cocteau et *King Kong théorie* de Virginie Despentes.

En parallèle, il crée nombre de performances et happenings, notamment *Le grand bal* et *Poulet et décadence*. Curieux de tout et désireux d'autonomie, il se forme à la création lumière. Il assure la régie générale du festival SITU édition 2015 en Normandie. En tant que comédien, il a joué dans *Karl Marx le retour* de Howard Zinn, *Pièce de porc ou la véritable histoire de l'incendie de Rome* et *Chandra ou l'histoire de l'homme le plus petit du monde* de Claire Lestien. Il travaille également sur un projet de théâtre témoignage en lien avec la MJC de Vaulx-en-Velin. Il sera sur scène en 2018 pour *Tartuffe*, la future création de *L'étreinte*.

LEBRUIT DUOFF



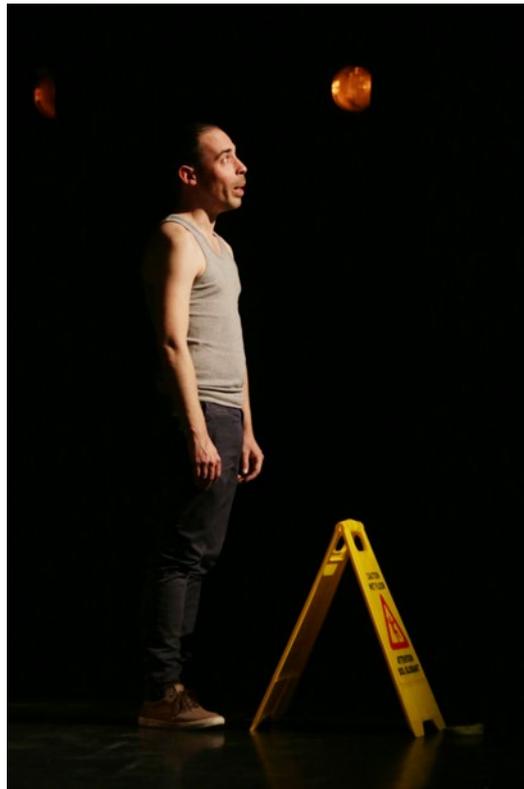
lebruitduoff.com – 10 juillet 2021

AVIGNON OFF 2021. « On dirait qu'on a vécu » – Mise en scène : Victor Lassus – Interprètes : Thomas Astegiani, Louis Emmanuel Blanc – Théâtre de l'isle 80 à 13h.

« Frères de tomates qui font couler leur sang près du cœur » mais disons aussi deux hommes, deux chaises, deux couleurs, bleu clair et bleu foncé, celui qui est foncé n'est pas entre guillemets, sa parole est crue, matérielle, immédiate tandis que l'autre s'évade avec les mots hors de ce qu'ils peuvent décrire, deux hommes qui parlent donc, il y en a un troisième qui survient parfois, le régisseur, pour ajouter son grain de sable au château et du rire à nos sourires, mais la plupart du temps sur le plateau ils sont deux parce que c'est à deux qu'on se bat, qu'on se déchire, qu'on se retrouve.

S'ils prennent en premier lieu la parole à la queue leu leu, et se démarquent chacun bien dans leur style, les gémeaux ne parviennent pas à s'entendre sur cette question : qu'est ce qu'il veut entendre, le spectateur ? Le murmure de cette « rivière nouvelle où jamais plus nous n'irons jouer » ou les cris qui déchirent lors d'une baston la cour de récréation ? Quelle parole perce le mieux l'oreille du spectateur ? Celle qui efface le « Je » derrière les imprécisions et les hallucinations du « Nous », parole vague et lyrique, dépaysée entre les bombes, le sang, le monde, bleue ciel nuage qui danse ou bien celle qui raconte l'anodin, le ciment, le voyage au flunch, le créneau magistralement réalisé en voiture, proche de l'infra-ordinaire d'un Perec qui invite son lecteur à « faire l'inventaire de ses poches », à « récolter le détail » ? Ils ne savent pas, alors ils se battent, ils se déchirent, et un nouveau texte émerge des interstices de leur désaccord.

Ce nouveau texte commence avec ce régisseur sorti de son ombre pour séparer les deux fauves en plein combat, se poursuit avec ces mots si différents qui peu à peu apprennent à se mélanger entre les lumières tamisées et les musiques endiablées jetées sur le plateau, ce nouveau texte abolit le clivage stérile entre lyrisme et prosaïsme, réunit les deux fronts avec simplicité ; c'est un nouveau texte qui doute de son propre texte, pour notre plaisir silencieux. Parce que ce qu'on préfère, ce que le spectateur préfère, c'est ça, cette lutte nécessaire, absurde et drôle, ces danses abandonnées, ces chansons bigarrées, ce qu'on préfère c'est cette nuance qui ne s'offre pas immédiatement comme nuance, c'est quand ils se mettent tout nus, gênés et fiers, beaux et bêtes, ensemble. « -Tu veux un sandwich ? – Un fruit. » Voilà, c'est ça. Tu veux me couper la parole ? Pour te donner la parole.





*Prix de cession et fiche
technique : nous contacter*

Contact

TEL 06 26 17 01 88
MAIL louis.emmanuel.blanc@gmail.com
WEB www.letreinte.fr